

A stack of cut logs, showing the circular cross-sections of the wood, set against a clear blue sky. The logs are piled up, with some showing the bark and others showing the smooth wood grain.

FRÉDÉRIC HULOT

Les Pagès

roman

Pygmalion

Extrait de la publication

LES PAGÈS

DU MÊME AUTEUR

Romans

La Louve de l'Atlantique

•

L'Homme au cheval gris

•

La Rançon de la gloire

Biographies

Les Frères de Napoléon

•

Le Maréchal Berthier

•

Le Maréchal de Saxe

•

Suffren, l'amiral satan

•

Duquesne, le cent diables

•

Murat, la chevauchée fantastique

•

Le Maréchal Ney

•

Le Général Moreau

•

Le Maréchal Davout

•

Le Maréchal Soult

•

Le Maréchal Masséna

Frédéric Hulot

LES PAGÈS

roman



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2008, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0167-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Vieille musique, aussi loin que le vent
Vole vers ceux qui sont de la montagne.*

Henri Pourrat

Le Livradois

Le Livradois – où se passe l’histoire – est une région située dans le Massif central. Limitée à l’ouest par les volcans d’Auvergne, à l’est par les monts du Forez, au nord par la ville de Courpière et au sud par celle du Puy, elle se présente sous la forme d’une série de plateaux et de montagnes. Consacrée à l’agriculture et à l’élevage dans ses parties basses, elle est couverte de forêts et de landes dans sa partie haute. Relativement peu peuplée, ses principales agglomérations sont Ambert, Arlanc et La Chaise-Dieu. Administrativement, elle est à cheval entre les départements du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire.

PREMIÈRE PARTIE

Anne-Marie

I

LES PAGÈS ÉTAIENT, IL SERAIT PLUS EXACT d'écrire *sont*, originaires de Chanaleilles, localité de très faible importance, perdue dans les montagnes de la Margeride, au cœur du Massif central. Le village s'est implanté le long de la route qui relie Saugues à Aumont et qui, pendant des siècles, ne fut qu'une voie mal tracée permettant à peine des charrois. Chanaleilles, comme toutes les bourgades avoisinantes, était la propriété des comtes de Chagnac dont les ruines du château s'élèvent encore à quelques kilomètres. Longtemps, ces gentilshommes vécurent noblement, selon leur rang. Mais l'équipement pour les guerres, la vie de cour ensuite et la filouterie de leurs intendants enfin finirent par avoir raison de leur fortune. Ils furent contraints de vendre à leurs paysans leurs habitations, puis des parcelles de terre, si bien qu'à la fin du XVIII^e siècle une bonne partie de leurs domaines avait déjà changé de mains et, hormis quelques anciens droits féodaux, il ne leur restait pas grand-chose.

Les Pagès, pendant plusieurs siècles, survécurent péniblement comme tenanciers des comtes, essayant de tirer leur subsistance de terres assez peu fertiles et disputant aux prédateurs leurs maigres troupeaux dont les nobles soustrayaient une bonne part. Mais à force de labeur, de privations, plaignant jusqu'à un verre de vin, ils réalisèrent sou par sou des économies. En vrais paysans auvergnats, ils les dissimulaient soigneusement. Mais lorsque le comte de Chagnac tenta de tirer profit des habitations de Chanaleilles en les vendant à ses métayers, il ne fut qu'à demi étonné en découvrant que non seulement les Pagès avaient eu les moyens d'acheter la

LES PAGÈS

leur mais que, de plus, ils avaient aussitôt entrepris de rebâtir cette mesure de bois et de torchis avec de la bonne pierre de granit extraite d'une carrière voisine. Puis ils acquirent, cartonnée par cartonnée, des terres, si bien qu'à la veille de la Révolution ils possédaient en propre un ensemble cohérent formant un tout. Assez curieusement, du jour où ils étaient devenus propriétaires, ils décidèrent, afin d'empêcher un éparpillement désastreux de leurs biens, d'appliquer chez eux le droit d'aînesse. Tout irait au fils aîné, systématiquement prénommé Jean. Aux autres, rien, ou à peu près ! Les garçons, avec quelques sous en poche, étaient placés encore jeunes comme valets, assez loin, pour éviter de leur donner l'envie de revenir ; des filles, on faisait des servantes, qui subissaient le même sort, sauf une ou deux que l'on gardait pour les travaux domestiques.

Ce système fonctionna sans accroc jusqu'à la veille de la Révolution. À ce moment, il se trouva que le cadet des fils nommé Noël apparut doué d'une intelligence et d'un caractère exceptionnel. Il sauva la vie d'un prêtre qu'un serpent allait mordre et, en remerciement, l'abbé lui apprit à lire, à écrire et à compter. Puis, frappé par la clarté de son esprit, il entreprit des démarches pour le faire admettre au séminaire de Mende. L'évêque, bien renseigné, accepta d'accueillir le jeune Pagès, mais exigea que son père, dont il savait qu'il avait des biens au soleil, payât une partie de ses études. Fureur de Jean (pour la commodité du récit je l'appellerai « Jean 1 »). Son fils aîné, Jean 2, animé des mêmes sentiments que son père, fit chorus. Mal lui en prit. Le jeune Noël respectait trop son père pour s'élever contre ses décisions. Mais son frère, c'était une autre affaire ! Il lui sauta dessus et lui administra une solide raclée pour lui apprendre à se mêler de ses affaires.

Dès lors, son sort fut réglé. Jean 1 décida de l'emmener à la première louée qui se tiendrait à la foire de Saugues et de le placer comme valet. Mais là, trompant la surveillance des siens, Noël, ayant repéré sur la place la voiture d'un recruteur, s'engagea dans l'armée. On n'en entendit plus parler jusqu'en 1809 où, devenu colonel, il reparut à la tête de son régiment pour réclamer sa part d'héritage. Ce fut la dernière fois qu'on le vit à Chanaleilles. Plus tard, on apprit qu'il s'était installé en Touraine, puis qu'il avait été promu général par Napoléon. Il avait, somme toute, assez bien réussi.

Les Pagès surent tirer profit de la situation créée par la Révolution. Ils commencèrent par acquérir à bon compte des biens nationaux. Mais, ayant leurs idées en tête sur la manière de gérer leurs avoirs, ils achetèrent plus de bois que de terres cultivables, se différenciant ainsi des autres habitants du village. Personne ne voulait de ces bois. Ils les eurent pour une bouchée de pain, d'autant que ces halliers avaient plutôt mauvaise réputation. Mais ils parvinrent habilement à les mettre en valeur, faisant transformer le bois en charbon végétal.

Cette industrie devait se révéler d'un grand profit lorsqu'à partir de 1792 les guerres incessantes nécessitèrent une production en constante augmentation pour la fabrication de la poudre à canon. Toutefois, prudent, Jean 1, de façon régulière et bien que cela fût interdit, convertit les assignats avec lesquels il était payé en piles d'écus d'or soigneusement dissimulés. Lui et les siens continuèrent à mener la vie de paysans qui avait toujours été la leur et, par je ne sais quel miracle, les hommes réussirent à échapper à la levée en masse décrétée par le gouvernement.

À la fin du siècle, un peu avant 1800, par un véritable coup de poker, Jean 1 et son fils donnèrent aux Pagès un essor qui fut à l'origine de la fortune familiale. Au nord du département de la Haute-Loire, s'étendait (et s'étend encore) la forêt de La Chaise-Dieu. Elle avait appartenu aux moines de l'abbaye. Confisquée, elle était toujours à vendre mais d'un seul tenant, suivant les volontés de l'administration. Son importance, dix mille hectares, en faisait hésiter plus d'un. Et puis le prix demandé par les pouvoirs publics était élevé. De plus, assez éloignée des centres industriels, très vallonnée, mal desservie, elle paraissait difficilement exploitable.

La conversion de l'or en assignats dévalués rendait l'achat de cette forêt tout à fait intéressant. Pourtant, les Pagès, semble-t-il, et pour autant que je sache, hésitèrent un moment avant de sauter le pas. Après cela, ils continuèrent à mener en apparence cette vie de paysans qui avait été celle de la famille. Mais, peu à peu, insensiblement, au fur et à mesure qu'ils étaient absorbés par leurs activités forestières, sans tout à fait s'en détourner, ils s'éloignaient du travail purement agricole.

Les Pagès surent profiter du développement industriel que connut le XIX^e siècle. Sans même vouloir jouer les précurseurs, ils se laissèrent porter par le courant. Très logiquement, ils édifièrent

LES PAGÈS

successivement deux scieries. La première, la plus rustique, un haut fer hydraulique, fut construite à l'entrée de Chanaleilles. La seconde, beaucoup plus importante, s'éleva non loin de La Chaise-Dieu, à proximité de la nouvelle route ouverte par le gouvernement de Louis-Philippe. Jean 2 et son fils, Jean 3, découvrirent presque par hasard une ancienne carrière de grès abandonnée dont le sol de pierre supporta sans peine les plus lourdes machines. Toujours dans un esprit de novation, ils décidèrent de substituer à l'énergie hydraulique celle de la vapeur.

Ainsi s'éleva cette scierie, modeste au début, aujourd'hui ultra-moderne et la plus importante de toute la région, qui traite non seulement des bois de la forêt, mais aussi de nombreuses coupes avoisinantes, sans compter des bois exotiques importés de fort loin. Jusqu'en 1855, la famille continua à habiter à Chanaleilles, ce qui nécessitait des déplacements continuels vers La Chaise-Dieu. Aussi, cette année-là, Jean 3 décida-t-il de transporter ses pénates à La Chaise-Dieu.

Dans un premier temps, il loua une maison dans le bourg, mais cette formule ne lui convenait pas. Il ne se sentait pas chez lui et il fit construire sa propre demeure sur ses terres qu'il pourrait fouler à son aise. Ainsi naquit le chalet où nous habitons encore aujourd'hui. Il fut, au moins à deux reprises, profondément remanié. Jean 3 et surtout Jean 4 supportaient mal la promiscuité de voisins curieux, parfois indiscrets, et voulaient véritablement être chez eux.

Lorsqu'on empruntait la route de Brioude, à environ deux kilomètres du bourg, s'ouvrait alors un petit chemin qui, par endroits, tenait du layon et qui, à moins d'un kilomètre, débouchait sur une vaste clairière au sol pas trop chaotique. La scierie elle-même n'en était qu'à mille cinq cents mètres à vol d'oiseau, mais là aucune voie n'avait été tracée. Ce fut dans cette clairière que le chalet fut édifié. Au départ, cet éloignement du bourg déplut aux femmes de la famille, mais on ne leur demanda pas leur avis. Et puis qu'est-ce que c'était que trois petits kilomètres (le dernier était en pente assez raide) ? Évidemment, en hiver, lorsque la route était plus ou moins bloquée par les congères et qu'il fallait la dégager à la pelle, le trajet était encore moins une partie de plaisir !

À leur habitude, les Pagès virent grand. Au rez-de-chaussée, construit en bonne pierre de grès, furent installées la cuisine très vaste puisque, dès le départ, elle servit de salle à manger, ainsi que

ANNE-MARIE

les réserves et la buanderie. Bien des années plus tard, on y aménagea la chaufferie. Le premier et le second étage étaient en bois. Le premier, ceinturé d'un balcon, comprit les chambres d'adultes, une salle à manger et un salon d'apparat qui ne servirent pratiquement jamais, un plus petit salon et un bureau. Au second, furent logés enfants, domestiques et lingerie. Après avoir pensé faire poser un toit de bardeaux, Jean 3 opta pour de l'ardoise, moins pittoresque mais ô combien plus solide.

À proximité, on édifia les communs : écuries, hangars, et grange que je n'ai pas connue car elle fut démolie en 1923. L'architecte du Puy, qui avait conçu l'ensemble, avait assez bien réussi en donnant un caractère d'unité un peu austère mais somme toute pas déplaisant. Dans la foulée et sur la route qu'ils faisaient ouvrir vers la scierie, les Pagès firent construire à environ cinq cents mètres de la clairière une maison plus modeste que l'on nomma Belle-Roche et dont l'utilisation n'apparat pas immédiate.

Au chalet, une fois installées au large, les deux familles continuèrent à mener la vie modeste qu'elles avaient toujours connue. En 1865 ou 1866, Jean 3 estima engager une dépense somptuaire en achetant un tonneau et un poney pour permettre à sa femme et à sa belle-fille de se rendre autrement qu'à pied à La Chaise-Dieu. Elles n'allaient faire des courses qu'une ou deux fois par semaine, de préférence les jours de marché. Dans la clairière, on défricha un grand potager et on planta une trentaine d'arbres fruitiers. Le reste fut peu à peu transformé en un vaste parc mais cela prit des années. La forêt s'arrêtait net en bordure. Une allée longue de plusieurs kilomètres s'enfonçait sous les arbres et, hormis les promenades dominicales, la famille ne l'empruntait jamais. Il était interdit aux enfants d'y pénétrer. Pour les en dissuader, on leur racontait d'horribles histoires de loups, de brigands, de sorcières, le tout accompagné de la menace d'une solide fessée s'ils manquaient à la consigne.

Même éloignés du bourg, les Pagès ne menaient pas une vie de reclus. Ils étaient d'ailleurs devenus une famille trop importante et dont l'activité était trop vaste pour être tenus à l'écart. Leurs femmes fréquentaient régulièrement celles de quelques notables : le notaire, le médecin, le pharmacien, deux ou trois gros marchands de bois et le maire-conseiller général qui possédait une petite fabrique de chapelets sur la route de Craponne, aujourd'hui depuis longtemps

LES PAGÈS

disparue. Ces dames constituèrent un ouvroir où elles tricotaient des mitaines pour notre curé et des pull-overs qu'elles distribuaient généreusement aux indigents qui, s'il fallait en croire une rumeur persistante, se hâtaient de les revendre pour en boire le produit. Ces séances étaient autant d'occasions de papoter en buvant de la limonade. Aussi leurs maris, qui craignaient de les voir en raconter trop, voyaient-ils ces réunions d'un mauvais œil.

Au chalet, comme auparavant, on continuait à mener la vie simple et patriarcale. Les repas pris en commun dans la cuisine (elle a plus de cent trente mètres carrés d'un seul tenant) étaient servis sur la vieille table de ferme rapportée de Chanaleilles. Le plus ancien, le chef de famille, trônait dans un fauteuil en bois très inconfortable, une cathèdre, au haut bout. Les autres convives s'installaient sur des chaises pailées et les domestiques avaient le choix entre un banc au bas bout ou rester debout devant la cuisinière ou les plans de travail, immensément flattés d'être admis à la table de leur maître. La cuisine, abondante et simple, était à base de soupes consistantes servies aux trois repas, et de délicieuses potées où abondaient le lard et les choux. Un morceau de fromage terminait le repas et, pour bien faire savoir que l'on était à l'aise, on buvait du vin que la cuisinière allait tirer au tonneau avant chaque repas, sous l'œil du patron. C'était toujours un rouge épais que l'on faisait venir du Midi par pipes de deux cents litres.

Ce ne fut guère qu'à la fin du siècle que l'habitude s'instaura de présenter, le soir, des desserts sucrés, principalement des tartes. Les fruits récoltés, tant au potager qu'au verger, et conservés sous diverses formes, permettaient de renouveler la composition. Il n'y avait guère que pour Noël qu'on se livrait à quelques agapes : une oie, un cochon de lait ou un gigot. Même les anniversaires n'étaient pas l'occasion de festivités.

Les vêtements qu'ils portaient n'avaient changé ni de forme ni d'étoffe. Le velours y tenait une grande place ainsi que les brodequins à clous et les sabots ; des châles en laine pour les femmes et des chapeaux de feutre pour les hommes. Jean 3 avait pris l'habitude de fumer la pipe, et Jean 4 de rouler des cigarettes. Progressivement, ils s'embourgeoisaient, sans bien même en prendre conscience.

J'ai connu Jean 5 qui était mon grand-père. Il est né en 1857 et a vécu la fin du Second Empire. Tout au long du XIX^e siècle, les

Pagès avaient réussi à échapper aux obligations militaires. Le conflit de 1870 fut profitable à la scierie. Située loin de la zone des armées, et les problèmes de transport étant momentanément occultés, elle fut sollicitée pour fournir des quantités importantes de pièces tant pendant la guerre que dans les années qui suivirent. Mais il fallut attendre 1892 pour que la scierie – qui allait désormais s'appeler la Compagnie forestière de La Chaise-Dieu (CFCD), et qu'entre nous nous nommerions la Forestière, connaisse un nouvel essor.

Cette année-là, furent achevées les voies ferrées de Paris au Puy par Vichy, Ambert et La Chaise-Dieu ainsi que la transversale Saint-Étienne-Le Puy. Elles se croisaient non loin de chez nous, à Sembadel. Si la ligne nord-sud nous intéressait relativement peu, la transversale, en revanche, allait permettre d'atteindre sans difficultés le bassin charbonnier de la Loire et celui, plus éloigné, des Cévennes à La Grand-Combe. Or, ces mines étaient grosses consommatrices de poteaux, de planches et autres madriers pour étayer les galeries.

Jean 5 fut envoyé par son père à Paris pour discuter avec les instances dirigeantes de la compagnie PLM, dès qu'il avait connu le tracé de la voie. Son idée était de faire construire, si possible aux frais de la compagnie, un embranchement particulier pour la scierie. La ligne traversait la route nationale 106, un peu avant d'arriver à La Chaise-Dieu. De cet endroit, pouvait partir l'embranchement contrôlé par la gare toute proche. La voie longerait la route et le parcourt serait réduit de moitié. Seul inconvénient, les rames devraient emprunter la ligne sur environ trois cents mètres pour rejoindre le triage. Mais la faiblesse du trafic ferroviaire autoriserait cette dérogation. Des années plus tard, lorsque les automobiles eurent envahi les routes, les chauffeurs pestèrent souvent contre ces rames de wagons qui manœuvraient et obstruaient le passage à niveau. En 1892, on n'en était pas là !

Le PLM voulait bien participer à la construction de l'embranchement mais il entendait que le propriétaire de la scierie mît la main au portefeuille. Les discussions durèrent plusieurs mois, chacun campant sur ses positions. L'intérêt commun fit qu'on trouvât un accord sur la base deux tiers, un tiers. De plus, la compagnie s'engagea à fournir une machine de manœuvre pour tracter les rames entre la scierie et la gare.

LES PAGÈS

Les deux bassins charbonniers furent tout de suite intéressés par les offres des Pagès. Ils allaient le devenir bien davantage dans les mois qui suivirent. Par contre, la Forestière connut des difficultés. Le PLM manquait d'empressement à expédier à vide les tombereaux sur lesquels était chargé le bois. Jean 5 proposa alors à son père d'acheter des wagons. Celui-ci manifesta peu d'enthousiasme au départ. Le problème du roulage à vide demeurait. Or, les Pagès étaient alors démarchés par une banque du Puy, le Comptoir du Haut-Velay, qui avait deviné en la Forestière une entreprise en pleine expansion. Les conditions de crédit qu'elle offrait étaient fort intéressantes. Seul point noir, mais de taille, ses dirigeants étaient protestants ! Des parpaillots ! Le bruit des négociations parvint jusqu'à l'évêché qui fit de paternelles remontrances. Les Pagès n'en tinrent aucun compte. Entre Jean 5 et le président de la banque, David Lacour, un courant de sympathie passa. Ce dernier, à qui le fils Pagès exposait leur problème, suggéra :

— Pourquoi ne les chargeriez-vous pas à la remontée vers la Haute-Loire ?

— Et avec quoi ?

— Que sais-je ? Du charbon par exemple.

Cette réflexion rendit les Pagès tout rêveurs. Vendre du charbon, pourquoi pas ? Mais à qui ?

Le département en consommait peu, car il était rare et cher. Les usines à vapeur, y compris celle de la Forestière, fonctionnaient au bois et les particuliers se chauffaient avec. Il existait bien des marchands de charbon dans les principales villes : Le Puy, Brioude, Yssingeaux, Langeac, mais leur débit était très faible, leurs chantiers petits. Ils livraient du bois et faisaient venir la houille par une tonne maxima. Avec l'accord de son père, Jean 5 se rendit à Alès dont dépendait La Grand-Combe, puis à Saint-Étienne. L'idée de réexpédier du charbon (pas à longueur d'année) par rames entières intéressa prodigieusement ses interlocuteurs. Les prix qu'ils lui consentirent allaient faire s'effondrer celui du combustible au détail. De retour à La Chaise-Dieu, il exposa son plan. On allait faire passer les consommateurs du bois au charbon en doublant les prix du premier et en offrant le second dans des conditions très compétitives (au moins au départ). Néanmoins, l'affaire n'était pas simple. Dans chaque ville, il allait falloir établir un chantier, engager du personnel et un responsable de confiance, acheter des chevaux et des véhicules

de livraison, monter un système de facturation. L'ampleur du problème les effraya un peu et ils auraient peut-être renoncé sans les encouragements de David Lacour. Du coup, l'achat d'une quarantaine de wagons au moins devenait impératif. La banque Lacour soutint de tout son poids l'opération et les petits marchands de combustibles furent balayés du marché en une saison. Ce fut là qu'apparut toute l'habileté des Pagès. Ils auraient pu acquérir une position de monopole ; ils s'en gardèrent bien ! Choisisant avec soin les concurrents qu'ils allaient maintenir, ils les approvisionnèrent eux-mêmes ayant ainsi de puissants arguments pour les contrôler. Les consommateurs n'y virent que du feu et c'était le but de la manœuvre.

Ainsi, à la scierie, s'adjoignit la vente de combustible. Dans les années trente, ils ajouteraient le négoce de l'essence et du fuel. On n'en était pas là.

Jean 4 disparut en 1901, suivant sa femme de quelques mois. Jean 5 se retrouva seul à la tête de l'entreprise car son fils aîné n'avait que sept ans. Quatre ans après, en 1905, il allait réussir un coup sensationnel.

Isidore Langlois était un excellent maître charpentier. À peine âgé de vingt-cinq ans, après avoir accompli son tour de France, il revint à Allègre, son pays natal, ayant inventé un système fort astucieux pour monter une charpente puis la démonter afin de pouvoir la transporter en son lieu de pose. Le chemin de fer passait désormais à Allègre. Il s'installa à côté de la gare, fit venir des compagnons et, bientôt, ses assemblages pour toitures et autres acquirent une certaine renommée. Comme il était ingénieux et inventif, il établit à côté un petit atelier de meubles en bois blanc bon marché. La Forestière était son fournisseur attitré en matières premières. Son affaire prospérant, il songea à se marier mais fit un mauvais choix. Si sa femme était assez jolie, c'était également une garce. Excédée de devoir vivre à Allègre, un *trou*, elle le quitta pour suivre un commis voyageur ou quelqu'un dans le genre. Désespéré, il commença à boire et, comme son affaire périclitait, il mit fin à l'histoire. On le retrouva pendu à une charpente dans son atelier ! Son matériel allait être dispersé. Jean 5 se porta acquéreur du tout. Il fit valoir qu'il sauvait l'entreprise et allait réembaucher presque tout le personnel. Il faisait, dit-il (sans rire), preuve